

Audace et renommée : un réseau de la noblesse bretonne, vecteur d'échanges culturels et artistiques pendant la Renaissance

Une fraction de la noblesse française et bretonne découvre avec émerveillement l'art de la Renaissance à partir de la fin du xv^e siècle, avec les expéditions de Charles VIII à Naples (1494-95). La visite de François 1^{er} à la chartreuse de Pavie (1525) achève de séduire guerriers et courtisans... Le mouvement de la Renaissance se divulgue alors lentement en Bretagne dans le premier tiers du siècle puis, et surtout, à partir de 1560-1580. Il passe par la vallée de la Loire et par Angers, puis par la Vilaine, Rennes et Vitré. Bien que Du Bellay se plaigne que «la science est à la table des seigneurs prisé / mais [qu']en chambre elle sert de risée», une frange éclairée de la noblesse se tourne progressivement vers les lettres et les arts. Cette révolution culturelle offre l'occasion de s'interroger sur le lien entre la nouvelle culture et son soutien institutionnel et intellectuel par la haute noblesse, introduite à la cour, mais solidement implantée en Bretagne.

Cette communication n'a pas l'intention de passer en revue toutes les réalisations de la Renaissance en Bretagne. En revanche, elle souhaite contribuer à une mise en perspective sociale, culturelle et esthétique des moyens de diffusion de la Renaissance, ainsi qu'à une réflexion sur l'incidence d'un réseau dans les échanges culturels et artistiques. Aussi des maisons bretonnes ont-elles été sélectionnées sous l'angle culturel, en fonction de leurs liens de parenté, d'amitié ou de clientélisme. Il s'agit, entre autres, des maisons de Goulaine, d'Espinay, de Montejean, de Boutteville, de Carman, de Vertus-Avaugour... Elles présentent l'intérêt de témoigner des évolutions de l'identité culturelle de la noblesse au xvi^e siècle, de ses attentes, de ses modes de réception. Sous diverses approches, elles contribuent en effet, à partir de 1495-1525, à la diffusion de la «première Renaissance», puis de la «seconde Renaissance», ou période maniériste (1560-1590)¹.

¹ La «Renaissance» comme époque est un terme élaboré par Michelet et Burckardt au xix^e siècle. Les historiens en reconnaissent aujourd'hui l'imprécision et les inconvénients mais continuent de l'utiliser comme outil d'analyse. La périodisation en 1^{re} et 2^{de} Renaissance est aujourd'hui revue par Jean-Pierre Babelon qui propose huit phases pour retracer les évolutions du château français mais nous gardons ici le découpage précédent par commodité.

Noblesse, éducation et culture

À l'origine d'une éducation «humaniste», il y a un milieu perméable aux nouveautés de la Renaissance, l'appartenance à un réseau réceptif à la circulation des idées, des expériences et des débats. La cour des Laval, à Vitré, offrit notamment aux d'Espinay les moyens d'être quotidiennement au contact d'un nouvel esprit tant architectural que littéraire. Guy III d'Espinay, allié à Louise de Goulaine, fut élevé à la cour de Vitré², réceptive aux débats juridiques et théologiques, aux progrès de la médecine, au mécénat, à la collection d'armes. Le comte s'entourait en effet de «gens de robe longue et de savoir pour les lois civiles», de théologiens, de peintres, de musiciens, de brodeurs, d'un chirurgien et d'un apothicaire. Il était grand chasseur, possédait une fauconnerie et une armurerie. Guy III d'Espinay apprit des écuyers italiens à piquer les chevaux, courir la bague, voltiger, sauter, à devenir adroit aux jeux et aux armes et, enfin, à chasser aux oiseaux de lance et de poing. Il devint, selon Legeay, «l'un des plus beaux gentilshommes de son temps, le plus courtois, débonnaire et affable, brave, sage et adroit». En 1526, Guy d'Espinay fut présenté à François 1^{er}, le «Prince des Lettres», à son retour de captivité de Pavie. Or, c'est au retour de Pavie que François 1^{er} donna une nouvelle impulsion à l'humanisme en France. À Amboise, le comte de Laval introduisit d'Espinay car «le beau-frère du comte, Montmorency, y favorisait les Bretons» (Legeay) mais le comte de Laval aurait refusé que Guy d'Espinay fût courtisan avant son mariage en 1528.

Les enfants de Guy d'Espinay, notamment Jean et Charles, reçurent leur première éducation par un précepteur, à Champeaux, selon les conseils des pédagogues humanistes. Ils complétèrent vraisemblablement leur apprentissage à la cour de Vitré à laquelle les Italiens donnaient un air d'académie avant d'entrer, comme d'autres Bretons, notamment les Goulaine, chez les pages d'Henri II et de Charles IX. Encadrés par des gouverneurs, des précepteurs et des aumôniers, les pages appartenaient à une véritable école dans le cadre de la Maison du roi.

Certains Bretons partirent étudier en Avignon ou à Bologne, à l'instar du constructeur de Mézarnou, Yves de Parcevaux, qui étudia le droit à Bologne ; d'autres connurent les collèges parisiens, tels ceux de Cocqueret, de Boncourt ou de Lisieux, auxquels les maisons bretonnes confiaient leurs jeunes gens. C'est au collège de Lisieux, fondé en 1336 par Guy d'Harcourt, à Paris, que Jucquel Rougeart rencontra son futur mécène Gabriel de Goulaine, ainsi que Ploec et Rosmadec³, tous appa-

² LEGEAY, Jean, «Abrégé des Antiquitez, noblesses et hautes alliances de l'illustre maison d'Espinay», 1575. Copie aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, 5 J 168.

³ ROUGEART, Jucquel, Œuvres complètes, 1578. Édition critique de Catherine Magnien-Simonin, Droz, Paris, 1988, 332 p.

rentés. Charles d'Espinay, qui étudia la théologie à Paris, devait appuyer la fondation du collège de Rennes dans les années 1580. Enfin, d'aucuns «passèrent les monts», à l'instar d'un fils de Jeanne de Carman, ou de Sébastien de Rosmadec (Molac) qui pérégrina en Italie dans les années 1580.

La cohésion de la formation des jeunes gentilshommes transparait à travers les d'Espinay, qui s'intéressent à la philosophie, à la géométrie, à l'astrologie, à l'histoire, à la théologie et à la poésie, toutes disciplines liées les unes aux autres. Ainsi Guy d'Espinay fut-il «l'un des mieux disans pour la langue françoise, et grand historien» (Legeay). Son fils Jean d'Espinay lisait des auteurs dont le choix correspondait bien à ses intérêts et à sa vie d'homme de guerre, préoccupé de science militaire autant que de débats théologiques. En effet, selon Du Paz, Jean d'Espinay lisait des ouvrages d'histoire autant que les Pères de l'Église dans sa retraite à Durtal. Sa bibliothèque aurait même recelé une *Bible historial*, manuscrit du XIV^e siècle ayant notamment appartenu au duc Jean de Berry.

L'inventaire du cabinet de la branche protestante des Avaugour⁴ montre que le choix des auteurs et des ouvrages témoigne de la diffusion des connaissances au sein d'une noblesse protestante éclairée. Ce cabinet montre l'interrogation de son propriétaire sur l'ordre social et politique, ainsi que sur le sens d'un nouvel art de la guerre. Il montre, surtout, un intérêt pour les questions éthiques et esthétiques, les nouveautés italiennes sur la perspective et la fortification, les découvertes géographiques.

À partir des années 1550, en effet, les milieux cultivés s'intéressent aux découvertes géographiques, notamment au Nouveau Monde. Le cabinet d'Avaugour recèle notamment un recueil des cartes de France et surtout les *Quatre livres des Aventures de Floride*. Le corsaire et marin du XVI^e siècle que fut René de Laudonnière, parent présumé des Goulaine, profite du progrès des connaissances géographiques pour se procurer des cartes marines et de coûteux instruments de navigation. Il lit des ouvrages d'histoire et des récits de voyages mais il se réfère souvent, dans son *Histoire Notable* publiée en 1586, aux textes de l'Antiquité⁵.

La formation aristocratique est parachevée par l'apprentissage indispensable de la musique et de la danse. On sait que «l'influence éco-

⁴ L'ESTOURBEILLON, R. de, *Essuyt la description de ce qu'il y a dans le cabinet de travail de Mgr Samuel d'Avaugour, seigneur de Saffré, en 1625*, Nantes, 1881. Seuls les ouvrages diffusés en Bretagne au XVI^e siècle ont été pris en compte.

⁵ JOUBERT, Solen, «Laudonnière, marin du XVI^e siècle, corsaire réformé en Floride (1561-1574)», dans *Enjeux maritimes des conflits européens XVI^e-XIX^e siècles*, Christian Hermann dir., Documents et Enquêtes, publication du Centre de recherches sur l'histoire du monde atlantique, Nantes, Ouest-Éditions, n° 28, 2002, 168 p., p. 9-26.

nomique et politique des maisons aristocratiques joue un rôle central sur la formation des goûts et sur la production musicale»⁶. Ce n'est donc pas un hasard si Charles d'Espinay joint une modeste chanson à ses sonnets et s'il rappelle sur l'épithaphe écrite à la mémoire de sa sœur Claude, à Champeaux, qu'elle avait joint le talent de la musique et des beaux arts... Le cabinet des Avaugour renferme quelques livres de musique et un luth. Le chant, la guitare et le luth, accompagnant les airs de cour, font partie de l'éducation aristocratique. Au XVI^e siècle, des scènes de concert en plein air, au milieu d'un jardin en perspective dessiné de parterres représentent une conception néo-platonicienne de la musique, source d'harmonie, de bonheur et de mesure. On peut rapprocher la dédicace d'Espinay de la Pléiade qui voulait en effet rapprocher la musique de la poésie : Ronsard, Baïf et Desportes écrivent des airs de cour.

Mais l'éducation n'est pas l'érudition et la formation sportive et militaire garde une place prépondérante auprès de la noblesse élevée «à la manière de France». *E-ducare* signifie pour le préceptorat humaniste former et accomplir, pour mieux s'engager. Les gentilshommes sont des hommes d'action et des courtisans, poètes à leurs heures perdues, tirant plus d'enseignements de leurs expériences que de leurs études au collège. Brantôme le montre assez dans ses ouvrages, notamment dans sa *Vie des Grands Capitaines françois* et dans ses *Discours sur les Colonels de l'infanterie de France*... Le gentilhomme met un point d'honneur à se distinguer du savant de profession : «Entre les courtisans du sçavant tu feras, Et entre les sçavans courtisan tu seras» (Du Bellay). Le cabinet d'un homme de guerre est donc aussi celui d'un courtisan habitué à voyager. Il recèle le *Traictié de la Cour* et *L'Éloquence françoise* ainsi que des grammaires d'italien, d'espagnol ou de flamand, à l'instar du cabinet d'Avaugour.

Faits révélateurs de la relation ambiguë entretenue par le gentilhomme avec la culture, Marc de Rosmadec ne sait signer aux États de Blois, et les études de Jean d'Espinay semblent avoir été écourtées de manière significative par Guy XVII de Laval qui «auroit prié msgr. d'Espinay de révoquer de ses études monsieur de Segré son filz et [...] soubdain sentit plus tôt son homme de guerre et courtisan que escollier» (Legeay) ! Le sac de Rome par les Français en 1527, et celui de Pavie en 1528, convainquent par ailleurs de la limite de la portée culturelle de l'Italie auprès des hommes de guerre dont les expéditions au Piémont sont assimilées à la «descente des Barbares» par l'historien Guicciardini.

⁶ FREEDMANN, Robert, «Le cardinal J. de Lorraine, mécène de la musique», dans *Le mécénat et l'influence des Guises*, Actes du colloque de Joinville, 1994, 709 p., p. 161-173.

Noblesse de cour et échanges

L'impact de la cour en province

La cour est un lieu propice à l'introduction de nouveautés architecturales et comportementales. Les membres des maisons évoquées ici sont tous gentilshommes ordinaires de la Chambre du roi, voire chambellans, et chevaliers de Saint-Michel. Au minimum capitaines de compagnies, ils sont étroitement liés au gouverneur de Bretagne et aux lieutenants-généraux⁷. Pour ne prendre qu'un exemple, les Boutteville, les Montejean, et les d'Espinay sont ainsi liés aux Laval par le clientélisme, l'amitié voire la parenté. Enfin, ils appartiennent à des maisons qui ont aussi connu la cour des ducs de Bretagne et qui, pour certaines, se sont tournées vers le roi de France à la fin du xv^e siècle. Entre les cours bretonne et française, ils ont été attirés par la civilisation ligérienne.

Or, la cour de France s'installe à Paris après le tour de France de Charles IX (1564-1566). Au début des années 1570, un quart de la cour habite dans des maisons près du Louvre. L'implantation de Jean d'Espinay dans la paroisse royale de Saint-Germain-l'Auxerrois⁸, au moment même où s'y érigent les chefs-d'œuvre de Jean Goujon et de Pierre Lescot et où le Louvre devient un centre politique et curial, lui offre l'occasion d'assister à la civilisation urbaine naissante à travers les chantiers royaux qui retentissent jusqu'en province sur le développement de la menuiserie, du vitrail, du décor peint et de l'architecture.

Les entrées triomphales, inspirées de la mode d'Italie et de la cour, retentissent aussi jusqu'en province. Baudouin de Goulaine défile ainsi parmi les grands seigneurs du pays au baptême de Marie de Luxembourg à Nantes en 1562. À cette occasion, les princes, la clientèle du gouverneur (Étampes) et du lieutenant-général (Martigues), la municipalité, l'université et le clergé sont unis dans une même participation publique. Ils se suivent en cortèges, avec chars et décors, dans un souci de représentation⁹.

Cercles littéraires et clans politiques

La cour est un milieu favorable à la formation du goût littéraire. La diffusion du sonnet italien (introduit par Du Bellay) incite la noblesse let-

⁷ Recherche en cours.

⁸ Arch. dép. Maine-et-Loire, E 2414.

⁹ JOUBERT, Solen, «Le Glaive et la Parole : la maison de Goulaine entre catholicisme et protestantisme (1562-1602)» dans *Protestants du Bas-Poitou*, Actes de la 8^e journée historique de Legé (29 juin 2002), Alain Chantreau coord., Association des Amis de Legé, 2003, p. 37-58, et PÉRON, Solen, *La famille catholique des Goulaine et son réseau nobiliaire pendant les guerres de Religion*, maîtrise ss. dir. de Jacques Marcadé UCO Angers, 1996.

trée à versifier pour son plaisir, comme en témoignent le *Livre de Marguerite de Bretagne* et de Gabriel de Goulaine, écrit entre 1585-1599, ainsi que les *Sonnets* de Charles d'Espinay, fils de Guy III et de Louise de Goulaine, dont les liens littéraires peuvent être abordés sous un jour nouveau : ils montrent en effet que les factions littéraires à la cour se doublent de clans politiques.

Les *Sonnets* de Charles d'Espinay sont publiés à Paris en 1559-1560 chez Robert Estienne, issu d'une grande famille d'imprimeurs et d'érudits français, tissant des liens d'amitiés avec la Pléiade au point d'en devenir le cénacle. Ces poèmes témoignent d'une sensibilité mélancolique influencée par les grands poètes de la Renaissance¹⁰.

Ils permettent surtout d'éclairer la participation d'un prélat breton dans les échanges de son temps à la cour. On sait que Charles d'Espinay (1531-1591) incarne la Renaissance introduite en Bretagne par des prélats bretons revenus de leurs séjours romains. Poète, il lime des sonnets entre 1553-1557 et côtoie la Pléiade. Ronsard, Belleau, Buttet, Des Autels et Grévin lui dédient des vers. Du Bellay lui cède le prieuré de Liré. Il rencontre Jodelle, favorise la publication de ses œuvres posthumes, fait jouer certaines de ses tragédies à Dol. Il croise aussi Du Guast et Brantôme, et dédie deux sonnets à son cousin Goulaine, enclin à versifier :

«Goullaines donc aimé des Dieux, [...]
 D'un tret semblable au Poète Vandomois
 Tes chants iront s'escalant à la voix
 De cil qui chante au reply de ton Loyre».

Courtisan, il assiste aux fêtes d'Henri II mais il quitte brusquement la cour et la poésie en 1560. Or, ce départ ne peut être compris s'il n'est pas restitué dans son contexte. En effet, cette année marque «le tournant critique dans l'évolution de la Renaissance française»¹¹ : les préoccupations religieuses et théologiques l'emportent sur la poésie. Le poète se mue en citoyen pour répondre aux appels de l'opinion publique. Ronsard commence à développer son idée du «rôle politique joué par la poésie à l'intérieur de la société nobiliaire» (Hermann Lindner) en écrivant ses *Discours poétiques*. C'est peut-être sur cet autre point que Charles d'Espinay ne l'a pas suivi, préférant un engagement théologique puis ligueur à une poésie qui était pour lui plus un passe-temps qu'un moyen de vivre...

¹⁰ Sur les influences littéraires de Charles d'Espinay, notamment Pétrarque, Bembo, Du Bellay, Ronsard, voir BUSSON, Henri, «Dans l'Ordre de la Pléiade : Charles d'Espinay», *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne* (désormais MSHAB), t. III, 1922, p. 1-204.

¹¹ LINDNER, Henri, «Le procès de Ronsard», dans *Le mécénat et l'influence des Guises*, op. cit., p. 405-423. On remarque que ce départ, postérieur d'un an seulement à la publication de ses *Sonnets*, coïncide avec la mort de Du Bellay, et l'accession de Ronsard au titre de poète officiel de la Cour (1558-1560). C'est enfin l'année du colloque de Poissy et de la première guerre civile.

Charles d'Espinay développe les qualités dignes du *Courtisan* de Castiglione (1528) : affable, civil, galant et enjoué. Grâce à Brantôme et à ses *Dames Galantes*, on le retrouve vers 1570 à la table de Du Guast. L'anecdote révèle combien la cour, formée de cercles littéraires autant que politiques, est un facteur essentiel de culture, d'autant que «poètes, humanistes, savants sont, comme la plupart des artistes, au service de quelques secrétaires, orateurs et agents¹²», à l'instar de Charles d'Espinay auprès du cardinal de Lorraine :

«Feu M. du Guast avoit assemblé une douzaine des plus sçavants de la cour, entr'autres M. l'Évêque de Dol de la Maison d'Espinay en Bretagne, MM. De Ronsard, de Baïf, des Portes, d'Aubigny [...]. En devisant durant le disner de l'amour et des commoditez et incommodez, plaisirs et des-plaisirs, du bien et du mal qu'il apportoit en sa jouissance [...] il pria chacun [...] d'en faire un quatrain impromptu [...]. M. de Dol, qui disoit et escrivoit d'or, emporta le prix.»

Ce repas révèle non seulement les liens de Charles d'Espinay avec des personnages influents à la cour mais il démontre surtout l'existence de relations entre humanistes et agents ou informateurs du roi, en l'occurrence Du Guast (Louis de Béranger) et Philippe Desportes !

Grand ami de Brantôme, Du Guast occupe en effet depuis 1569 une place importante, car il redistribue les grâces royales et filtre l'accès au prince. En 1570, il appartient au duc d'Anjou comme gentilhomme de la Chambre, avec Claude d'Espinay. Marguerite de Valois détestait suffisamment ce «potiron de son temps» pour déclarer : «Le Guast seul gouvernoit le monde ; il falloit qu'ils mendiasent de luy ce qu'ils vouloient obtenir auprès du Roy».

Le poète Desportes, quant à lui, a d'abord appartenu à Senneterre (conseiller d'État et évêque du Puy) avant de s'attacher au service du favori Joyeuse. Il s'impose auprès de lui «comme un courtier important pour la clientèle lettrée parisienne»¹³. D'Espinay est éloigné de la cour par son évêché de Dol tandis que Desportes, Baïf et Ronsard ont su s'attacher au prince et à la clientèle des favoris...

Enfin, l'amitié de Charles d'Espinay avec Brantôme est soutenue par les lettres, par les armes et par la cour. Sa nièce favorite, Jeanne de Bourdeille, devait épouser en 1584 Claude d'Espinay, futur comte de Durtal et neveu de Charles d'Espinay¹⁴ !

¹² CHASTEL, André, *Mythe et crise de la Renaissance (1420-1520)*, Genève, Skira, 1989, 399 p.

¹³ Pour Du Gast et Desportes, voir LE ROUX, Nicolas, *La faveur du Roi*, Paris, Champ Vallon, 2000, 806 p.

¹⁴ Par son oncle La Chateigneraie, Brantôme appartenait en effet au réseau du maréchal de Vieilleville, beau-père de ses frères Jean et Antoine d'Espinay. Il est même venu à Durtal. Jeanne de Bourdeille est la fille du sénéchal et gouverneur du Périgord.

La diffusion des échanges au sein de la noblesse de cour ne peut ignorer le contact de la noblesse française avec les Italiens. Ainsi Jeanne de Goulaine s'allia-t-elle avec César de Gastinaire qui, originaire de Verceil, en Piémont, était venu en France lors des guerres d'Italie¹⁵. La clientèle des Italiens connut son apogée à la cour de France dans les années 1550, avec la diffusion du pétrarquisme, avant que ne se développe une italophobie à partir des années 1570. Ces Italiens ont joué un rôle important dans les échanges culturels ; on parle d'ailleurs d'une « Italie française » (Jean Balsamo) pour exprimer leur acculturation, à l'instar de César de Gastinaire, naturalisé dans les premières années du XVI^e siècle. Gondi, dont la famille figurait parmi les plus en vue à la cour, signe comme témoin sur le registre du baptême de Marie de Goulaine en 1594, pendant la Ligue¹⁶. Peut-être faut-il y voir non seulement une signification politique et clientéliste mais aussi la fréquentation de la coterie italienne ?

Enfin, les cercles littéraires sont vivement animés par les dames et les demoiselles de la cour, qui contribuent ainsi à la diffusion de modèles comportementaux et culturels. La présence féminine a été renforcée à la cour de France par François I^{er} qui prit exemple sur les cours italiennes, et surtout par Catherine de Médicis. La dame ou la demoiselle d'honneur de la reine Catherine de Médicis, à l'instar de Renée d'Espinay, de Marguerite de Scépeaux (alliée à Jean d'Espinay), de Philippe de Montespédon (alliée à René de Montejean) et de Gabrielle de Rochechouart (alliée à François de Goulaine), développe une sociabilité qui la rend utile aux recommandations et aux réseaux pour le contournement de certains obstacles ou l'accès à des faveurs... Leurs dédicataires ne l'oublient pas. Rougeart s'adresse ainsi à Suzanne de Botloy (première épouse de Gabriel I^{er} de Goulaine), Françoise de Ploec, Renée de Rohan...

Le Livre de Marguerite de Bretagne illustre des liens politiques et littéraires avec la cour. Tandis que Gabriel de Goulaine servait la cause de la Ligue, Marguerite de Bretagne côtoyait en effet Marie de Luxembourg, duchesse de Mercœur, dont la signature apparaît sur le registre du baptême de Marie de Goulaine¹⁷. Or, cette duchesse cultivée, entrée dans le clan mécène des Lorraine par son alliance avec Mercœur, s'entoura d'une petite cour de poètes et d'écrivains.

¹⁵ Il s'agit de Jeanne de Goulaine, fille de Robert, sr de Laudonnière et de Marie d'Appelvoisin. Comte de Sartirane, César de Gastinaire était le frère du cardinal Gattinaria. Leur alliance date de 1519.

¹⁶ Arch. mun. Nantes, GG 418 B. JOUBERT, Solen, «Le Glaive et la Parole : la maison de Goulaine entre catholicisme et protestantisme...», *op. cit.*

¹⁷ *Ibidem.*

La Femme et l'«humanisme»

L'évocation des cercles littéraires féminins amène à s'interroger sur la relation que la Femme entretient avec l'«humanisme». À travers l'évocation des muses apparaît l'image littéraire de la «Femme-rêvée», comme en témoignent François Billon qui loue Jeanne de Scépeaux, belle-sœur de Charles d'Espinay, dans le *Fort inexplicable de l'honneur féminin* (1559) ou Charles d'Espinay lui-même sur l'épithaphe dédiée à sa sœur, morte à vingt ans et enterrée à Champeaux (1554) (fig. 1) :

«À la vertu et à la mémoire de Claude d'Espinay, fille très noble, très belle, très savante de Guy d'Espinay et de Louise de Goulaine qui, née pour les muses et formée, semble-t-il, par les muses joignit au talent de la musique et des beaux arts une chasteté pareille à celle de Minerve et un esprit qui lui permettait la gloire...».

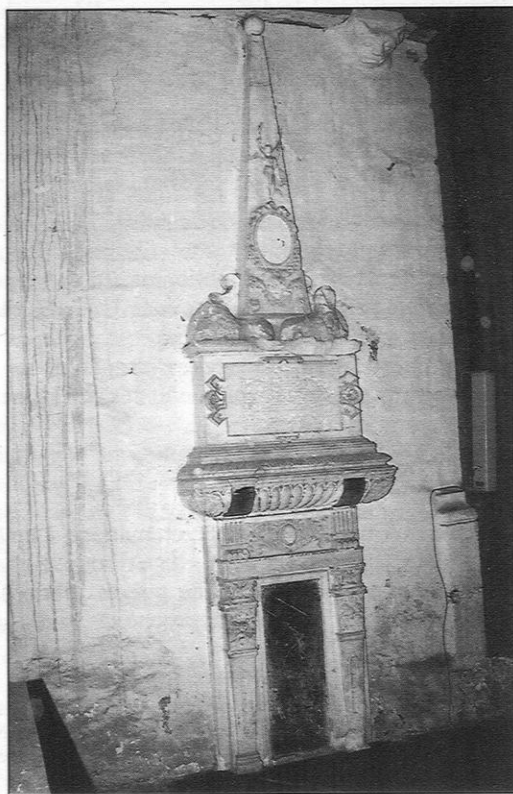


Figure 1. – Tombeau de Claude d'Espinay, 1554, Champeaux.
Cliché C. Joubert.

La Femme éduque le gentilhomme par sa vertu, à l'instar de «Marguerite qui fut des grandz dames l'honneur» : elle proclame sa loyauté, sa fidélité et son amitié envers Gabriel de Goulaine, absent pendant la Ligue. Le dialogue poétique qu'ils entretiennent à deux, poursuivi après la mort de Marguerite, témoigne de l'évolution des sentiments conjugaux sous la Renaissance. En effet, plutôt qu'épouse, la femme est compagne ; une affection particulière (*dilectio*) lie le couple de la Renaissance. Le *Livre de Marguerite de Bretagne* et les *Sonnets* d'Espinay illustrent la circulation de l'«honneste amour», thème néo-platonicien de la Renaissance utilisé par Maurice Scève, Pontus du Tyard, Rémi Belleau, Ronsard et Du Bellay. L'inextinguible chagrin de Goulaine à la perte de sa compagne, qu'il exprime avec ses intimes, dévoile la sensibilité des contemporains envers la solitude et la mort, rappelant que la Renaissance fut mélancolique.

Enfin, la Femme participe à la diffusion de modèles architecturaux, à l'instar de Jeanne de Carman, à Maillé, ou de Marie de Goulaine, au Mée, qui véhiculent le modèle du château familial...

Noblesse et bibliophilie

La Renaissance est indissociable de la bibliophilie et du mécénat. Jacques d'Espinay possédait une importante «librairie». Les Du Chastel, alliés aux Montejean, furent de grands bibliophiles. Les Laval, les Rohan commandaient des manuscrits, ainsi que Thomas James¹⁸. Mais ici, il est intéressant de relever le goût du livre personnel et la mode des aveux enlumines à travers le *Livre de Marguerite de Bretagne* et sur le *minu* de Goulaine, remarquables pour la symbolique et les références culturelles qui s'y rattachent.

Le goût du livre personnel

En 1585, Gabriel de Goulaine consent à un mariage d'inclination avec Marguerite de Bretagne, fille d'Odet de Vertus-Avaugour et de Renée de Coësmes. Le couple compose un recueil de poèmes entre 1585-1599¹⁹. Ces poèmes témoignent d'une nouvelle approche du livre : on y met ses

¹⁸ BOURDEAUT, abbé, «La Renaissance en Bretagne», *Bulletin et mémoires de la Société archéologique et historique de Nantes et Loire-Atlantique*, 1920, p. 103-143. Nous renvoyons aussi à HARROUËT, Roseline, *Une famille de bibliophiles au xv^e siècle : les Coëtivy*, thèse d'École des chartes, sous la direction de P. Contamine, 1999.

¹⁹ LA BORDERIE, Arthur de, *Le Livre de Marguerite de Bretagne*, éd. de la Société des Bibliophiles bretons, Rennes, 1878. Certaines indications généalogiques de La Borderie ne sont pas suivies.

pensées chères, on le décore à la main, on le fait relier et on le montre à ses amis intimes qui y composent, ou on en pleure la mort. Appartiennent à ce cénacle les Chavigny, les Du Plessis de La Bourgonnière, les Vaudray/Saint-Phal. Marguerite de Bretagne préfère son livre de poèmes à un cabinet tout enrichi d'ivoire et à une robe : c'est dire le prix qu'elle y attache !

«Mon livre, mon soucy et mon heureux plaisir
 Je te jure et promectz que ta charte polye
 Polye ne sera d'aucun traict de folye
 Ni d'escript vicieux qui porte desplaisir.

Au contraire, ie veux mon âme dessaisir
 De la saincte fureur d'une muse ennoblie,
 Pour t'en faire gardien, afin que ie n'oublie
 À iamais les beaulx vers choisis à mon désir.

En toy reposera le fond de ma mémoire
 Comme en ung cabinet tout enrichi d'ivoire
 Ou l'or et le butin demeure avarement.

Mais aussi garde bien qu'aucun ne te derrobbe ;
 Car i'en serois fashé plus que d'aucune robbe,
 Voire de tout mon bien acquesté cherement»²⁰.

Les influences littéraires du *Livre de Marguerite de Bretagne* s'éclairent quand on apprend que les Avaugour connaissaient Marguerite de Navarre (1492-1549), la sœur de François 1^{er}. La princesse destina en effet un manuscrit enluminé de son œuvre *La Coche* à la duchesse d'Étampes, Anne de Pisseleu, protectrice des artistes, qui lui était proche, ou à sa demi-sœur Charlotte de Pisseleu, épouse de François III d'Avaugour, le frère d'Odet²¹... Marguerite de Navarre est aussi l'auteur de la *Suite des Marguerites de la Marguerite des Princesses*. Mais on peut aussi supposer une allusion du livre de poèmes à une autre princesse plus contemporaine de Gabriel de Goulaine : Marguerite de Valois, dite la «Reine Margot» (1553-1615). Coïncidence, l'égérie des poètes et de Brantôme prend le parti des Ligueurs en 1585, comme Gabriel de Goulaine et son épouse. Les épithètes qui sont attribuées à la princesse et qui circulent dans les années 1570 rappellent certains passages du *Livre de Marguerite de Bretagne* : «fleur des Marguerites, l'honneur de nostre temps, Margot, unique Marguerite, la Marguerite des Marguerites...».

²⁰ LA BORDERIE, Arthur de, *op. cit.*, p. 114-115.

²¹ ZERNER, Henri, *L'art du manuscrit enluminé de la Renaissance en France*, Somogy Éditions d'art, Musée Condé, château de Chantilly, 2001, 95 p. Les armes d'Avaugour, comte de Vertus, sont peintes sur un feuillet du manuscrit de Chantilly.

Enfin, peut-être leur cousin Charles d'Espinay a-t-il encouragé le jeune couple à versifier et à peindre en 1585, date à laquelle il séjourne vraisemblablement au château de Goulaine pour assister aux États de Bretagne tenus à Nantes... La sensibilité de Marguerite de Bretagne peut aussi s'expliquer par sa parenté avec les La Bourgonnière, voisin des Du Bellay : par sa mère, elle appartenait à un milieu réceptif aux nouveautés ramenées d'Italie²².

La symbolique décorative du *Livre de Marguerite de Bretagne* illustre les références culturelles d'un milieu lettré puisant son inspiration dans la pensée antique rapportée par Homère, Virgile et Ovide, ainsi que dans la tradition chrétienne du Jardin des Délices pour peindre l'âme humaine. Elles témoignent des thèmes chers à la Renaissance : l'âge d'or, les Champs Élysées, «séjour éternel des poètes et des amants», le paradis qui, «avec ses prairies émaillées de fleurs et ses arbres chargés de fruits, se fondirent ainsi avec celui du verger des origines»²³.

Les animaux symbolisent les travers de l'âme humaine, tandis que les fruits représentent l'abondance, le goût, la connaissance. Pour ne prendre qu'un exemple, le fraisier fait ainsi référence à Ovide qui, dans les *Métamorphoses*, imagine l'âge d'or en assurant que les hommes s'y nourrissaient de fraises. Les instruments de musique, quant à eux, rappellent la conception néo-platonicienne de la musique qui associe l'harmonie, le bonheur et la mesure. Flore représente la déesse du printemps ; Vénus, Junon et Pallas, évoquées dans un poème de Gabriel de Goulaine²⁴, représentent les trois modes de vie amoureuse, contemplative et active : le néo-platonisme développe en effet le thème des trois Grâces : mélancolie, création et action.

La description des *marginalia* qui encadrent les poèmes est d'autant plus intéressante que ceux-ci révèlent la diffusion d'influences artistiques. Ces dessins ne sont pas sans rappeler certains motifs diffusés par le biais de l'estampe, ou hérités des ouvrages de la Renaissance, sur lesquels on retrouve l'encadrement par des feuilles d'acanthes qui s'achève par des têtes humaines et animales. En revanche, les dessins botaniques et les insectes rappellent les imagiers du Moyen Âge et non l'antiquité.

²² Renée de Coësmes avait épousé en premières noces Jean du Plessis de La Bourgonnière, près de Liré, en Anjou, dont l'aïeul, à son retour d'Italie, avait fait ériger une chapelle intégrant les ornements païens de la Renaissance italienne.

²³ DELUMEAU, Jean, *Que reste-t-il du Paradis ?*, Fayard, 2000, 535 p.

²⁴ *Le Livre de Marguerite...*, op. cit., p. 131.

La mode des aveux enluminés

La mode des aveux enluminés pendant la Renaissance est également illustrée par le *minu* rendu par la veuve de Christophe II de Goulaine, Claude de Montejean, pour sa châellenie (1534) (fig. 2). L'exceptionnel *minu* de Goulaine, dont Berranger a écrit qu'il était le plus beau manuscrit de la chambre des comptes de Bretagne, présente une enluminure rehaussée d'or se rattachant aux ateliers ligériens de Jean Fouquet et aux ateliers parisiens de Jean Bourdichon. On ne peut en effet que rapprocher ces décors marginaux, peuplés d'insectes et de plants de fleurs, à l'incomparable herbier des *Grandes Heures d'Anne de Bretagne*, composées par Jean Bourdichon. Bien



Figure 2. – *Minu* de Claude de Montejean pour René de Goulaine, 1534.
Cliché Arch. dép. Loire-Atlantique.

qu'il s'en distingue, Bourdichon est lié à la miniature flamande, et plus précisément au style ganto-brugeois, en vogue jusque vers 1550.

L'écu des Goulaine et des Montejean est tenu par deux anges agenouillés. Fraisier, bourrache et perce-neige, chenilles et papillons encadrent les écus des Goulaine et des Montejean. On remarque la richesse décorative, la vivacité des coloris, cette décoration marginale caractéristique de fleurs, d'insectes, de plantes peintes avec leur ombre portée sur fond coloré. Chenilles et insectes se faufilent entre les sarments, papillons et libellules aux ailes translucides se posent entre les fleurs dans une grande virtuosité. Sans doute Claude de Montejean voulut-elle donner le plus d'éclat possible à l'idée qu'elle se faisait de la châtellenie de Goulaine où, avec le développement de la botanique, apparaissent jardins en parterres, pépinières et vergers clos irrigués de canaux, promenoirs et pavillons...

Le nombre d'aveux bretons enluminés pendant la Renaissance témoigne de l'existence d'un petit réseau d'artistes et d'ateliers au service de quelques commanditaires dont les noms, pour certains, sont familiers. Ces commandes expriment l'idée que les châtelains et seigneurs se faisaient de leurs possessions, et leur volonté de se démarquer les uns par rapport aux autres. La chambre des comptes de Bretagne compte ainsi trente de ces manuscrits pour le seul XVI^e siècle²⁵. Ce nombre élevé témoigne d'une véritable vogue qui commence à la fin du XV^e siècle. Le *minu* de Goulaine n'est précédé que de trois aveux enluminés, ce qui en fait l'un des plus anciens, et le plus novateur. On observe que leur nombre croissant suit la diffusion de la Renaissance et la reprise de l'évergétisme à partir des années 1560 : cinq enluminures de 1481 à 1538, dix entre 1540-1555, dix-sept pour 1560-1583.

Le connétable de Montmorency, finalement héritier de Jean de Laval-Châteaubriand, fait enluminer sept registres pour Châteaubriant, Derval, Issé, Nozay, Teillay, Vioreau, Martigné-Ferchaud (1560). On y voit des *putti*, des rinceaux et candélabres, des fleurs. L'écu de France figure à chaque fois entre deux tenants ailés. Apparaissent aussi des paysages, voire une enceinte fortifiée (aveu de Nozay, 1560). Mais la plupart des aveux se contentent de représenter les armoiries entourées du collier de l'ordre de Saint-Michel, à l'instar de Guillaume de Rosmadec pour La Fouchaye (1572), de Philippe de Montespédon, princesse de La Roche-sur-Yon, pour Beaumanoir (1577). Citons encore Jean du Pont pour Pont-L'Abbé (1538), Vincent de Ploëuc, qui fait peindre son blason et une lettrine pour Sugensou et Tymeur (1541), Guy XVII de Laval pour Vitré (1542), ou Guy de Scépeaux, qui fait réaliser ses armes, avec couronne et lambrequin, pour Runffau (1583). La tutrice de Claude de Rieux, Suzanne de Bourbon, fait enluminer ses aveux pour

²⁵ Inventaire effectué par BERRANGER, Henri de, «Les manuscrits enluminés de la Chambre des Comptes de Bretagne», *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, 1959, p. 31-36.

Rochefort (1533 et 1542). Ces commanditaires, inégalement riches et puissants, cherchent à afficher leur assise foncière et leur pouvoir, avant le déclin de l'enluminure au XVII^e siècle.

Mécénat et glorification

Le livre et la dédicace servent à une glorification personnelle assez répandue dans le mécénat pendant la Renaissance. Soucieux d'imiter le mécénat des grandes maisons et d'inscrire la sienne dans le cycle troyen, le jeune Gabriel de Goulaine (1563-1607) s'attacha le modeste poète Jucquel Rougeart (1558-1588) qui, louant le «cœur courtois, bénin et doux» de Jean, vicomte de Coëtquen et frère de son mécène, voua ses *Œuvres* et sa vie à Gabriel de Goulaine, jusqu'à sa mort en 1588 : «Je me rends vostre serf, je m'esclave dessous votre grandeur et nom de race magnanime²⁶» (fig. 3). Dans l'esprit de son temps, Rougeart écrivit aussi une «complainte de tous les dieux sur la mort du très magnanime Seigneur Baudouin de Goulaine», invoquant les dieux de l'Olympe avec emphase. Il vit aussi en Sébastien de Rosmadec l'ami de Melpomène et de Pallas-Athéna.

Pour chanter les maisons de Rosmadec-Pontcroix et de Goulaine, Jucquart puisa dans le mythe des origines troyennes qui remporta un vif succès sous la Renaissance des Valois. Mais la situation financière du poète n'est pas aisée, comme en témoigne une ode qu'il adresse à Robert de Gaincru, lié à une autre famille de la Renaissance, les Kergorlay :

«Que peut couster au personnage
Qui sans bouger de son ménage
Pour soy tous les ans recevroit
Quinze mille livres de rentes,
Ou bien à un qui vingt et trente
Me contenter comme il devoit ?

Me donner en libéral homme
De quelque mille escus la somme
Pour achepter les bons auteurs,
Pour achepter chaque poète
Qu'avoir l'estudiant souhaite
Pour achepter les orateurs...»²⁷.

²⁶ ROUGEART, Jucquel, *Œuvres complètes*, [1578]. Éd. critique de Catherine Magnien-Simonin, Droz, Paris-Genève, 1988, 332 p. Titre original : *Divers poèmes latins et françois, composez par J. Rougeart, gentilhomme de Cornouaille en Basse-Bretaigne, et dediez à très illustre seigneur et mécène G. de Goulaine, seigneur du Faouët*. À Paris, de l'imprimerie de Léon Cavellat libraire rue S. Jean de Latran, au Griffon d'argent 1578. L'édition originale (133 p.) est caractéristique de la Renaissance : «La disposition des culs de lampe, bandeaux et lettrines, les titres en pyramides [...], les noms calligraphiés à la romaine, tout signale l'ouvrage d'apparat» (C. Magnien-Simonin).

²⁷ ROUGEART, Jucquel, *Œuvres, op. cit.*, p. 29-30 (édition de 1578).

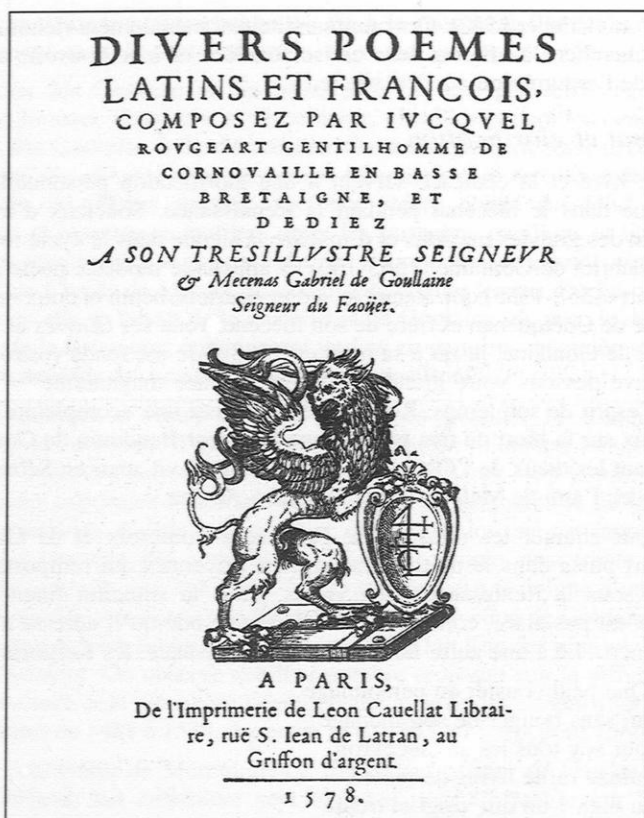


Figure 3. – Frontispice des *Œuvres* de Jucquel Rougeart, 1578.
Musée Dobrée. Cliché Ch. Hémon.

La mode vestimentaire

Le vêtement témoigne non seulement d'une culture de cour, puisque la codification de l'usage de la couleur exprime le rang social²⁸, mais aussi d'échanges commerciaux.

À l'instar de Laudonnière, on transporte des étoffes et des soieries en Méditerranée. La soie, interdite aux roturiers, provient de l'Orient, de la

²⁸ Sur la codification de la couleur et les étoffes, voir NASSIET, Michel, *Parenté, noblesse et États dynastiques XV-XVI siècles*, EHESS, Paris, 2000, 265 p.

Perse, d'Irak, de Syrie. Les teintures sont rapportées de contrées lointaines. Des Petites Antilles, on rapporte des lingots d'or, des perles et des pierres qui servent à fournir les brodeurs, tailleurs, tireurs d'or et autres «veloutiers». La mode, enfin, variable selon les saisons, témoigne des échanges culturels : en hiver, on s'habille à la française, au printemps, à l'espagnole, en été, à la turque ou à la moresque. Busson rapporte qu'à Vitré des Italiens avaient installé des ateliers de draps d'or et de soie.

L'inventaire de la garde-robe de François de La Trémoille et d'Anne de Laval reste exceptionnel : chemises en toile de Hollande, toiles d'or et d'argent, soie, robes à l'espagnole, à l'italienne, à l'allemande, fourrure (zibeline et martre)²⁹.

Un beau portrait de Gabrielle de Rochechouart (1500-1580), peint par Corneille de Lyon vers 1547, illustre la mode féminine. Fille du baron de Mortemart, connue sous le nom de Madame de Martigné-Briand, il s'agit de l'épouse de François de Goulaine, seigneur de Martigné-Briand, qui devait être tué à la bataille de Saint-Quentin. Elle est représentée de trois quart gauche sur fond vert, les cheveux séparés par deux bandeaux plats au sommet de la tête, coiffée d'un chaperon dont les templettes couvrent les oreilles, et de bandes d'étoffes rouges et noires avec une garniture de tulle blanc tuyauté posée sur les cheveux. La gorge est couverte d'une guimpe de linon blanc, le cou enserré d'une collerette, la taille prise par une robe de velours noire, les bras flottant dans des manches à crevés blancs. Deux grosses perles de corail, des chaînettes en or et une longue chaîne de corail rouge en guirlande la parent³⁰.

La grande verrière de Champeaux et un vitrail (bien que très restauré) de Louvigné-de-Bais montrent Louise de Goulaine habillée à la même mode des années 1530-1540 (fig. 4).

Sa sœur Jeanne de Goulaine, dame de Carman, a laissé un testament qui permet d'avoir une idée du train de vie d'une femme de riche noblesse à la fin du XVI^e siècle. Elle donne notamment le détail de son équipage, de ses bijoux et de ses robes à la mode («à la Guise») qu'elle lègue à ses petites-filles et à ses nièces, Marie et Moricette de Goulaine, respectivement dame de Lesmaïs et de Ploëuc : quatre chevaux de coche (la coche est une voiture fermée, adoptée par les femmes pour voyager commodément sous la Renaissance) ; des diamants, perles et rubis, une dizaine de robe en velours, satin et taffetas de couleurs noire, violette, verte et cra-

²⁹ *Inventaire de François de La Trémoille et comptes d'Anne de Laval (1542)*, Nantes, 1887, 214 p.

³⁰ GRUYER, F.-A., *Chantilly. Notice des Peintures. École française*, Paris, Plon, 1900, 502 p. Ce portrait aurait appartenu à Gaignières avant de passer au duc de Sutherland puis au duc d'Aumale.



Figure 4. – Portrait de Louise de Goulaine,
vitrail de Louvigné-de-Bais (restauré en 1887).
Cliché C. Joubert.

moisie, de toiles d'argent ou lamées d'argent chamarrées de clinquants, et une robe passémentée d'or³¹.

Crispin de Passe a laissé un portrait de René de Laudonnière (fig. 5) et les gravures de Théodore de Bry nous le montrent à plusieurs reprises, avec l'attitude d'un homme de condition. Coiffé d'un bonnet à plumes surmonté d'un bijou, il porte la trousse en guise de chausse, un pourpoint à crevés et un col en dentelle ; il arbore une cuirasse finement ciselée, une

³¹ DU LAZ, Comtesse, «Testament de Jeanne de Goulaine, dame de Carman», *Revue de Bretagne et Vendée*, 1897, p. 5-16.



640

LAUDONNIÈRE (René de GOULAINÉ, Sr de)

Capitaine calviniste et colonisateur, né au XVI^e siècle, au château de Laudonnière, en Vieillevigne, diocèse de Nantes. En 1562, il fait un voyage d'exploration sur les côtes de la Floride.

Il y retourne, en 1564, chargé par l'amiral Gaspard de Coligny d'y fonder une colonie de protestants. Bien reçu par les Indiens, il se mêle de leurs querelles et leur devient suspect; sa troupe, mutinée, se livre à la piraterie dans les parages de Cuba; les Espagnols débarquent en Floride, s'emparent du fort français et Laudonnière ne peut s'échapper qu'à grand'peine.

Vers la fin de 1565, il part pour l'Europe, débarque à Bristol. Rentré en France au début de 1566, est fort mal reçu à la cour; il se retire alors dans sa famille et s'y fait complètement oublier. On a de lui une *Histoire notable de la Floride* qui parut en 1586.

Figure 5. — René de Laudonnière, par Crispin de Passe, 1598.

Cliché Arch. dép. Loire-Atlantique.

épée et une dague ouvragées. Les effets de Laudonnière, saisis par les Espagnols sur *Le Chien* en Méditerranée (1561), confirment sa sobre élégance : manteau, casaque, pourpoints et chausses de couleurs grise, noire ou blanche ; étoffes de damas colorées³².

Les chevaliers de Saint-Michel avaient le costume le plus riche de tous les ordres royaux³³ : manteau de damas blanc brodé d'or et de coquilles, fourré d'hermines, avec un collier valant 200 écus d'or, et un chapeau de velours cramoisi à longue cornette. François I^{er} ajouta un manteau très long de fine toile d'argent, valant 10 écus d'or en 1550. Brantôme le trouvait si beau qu'il qualifia le manteau du Saint-Esprit de «quinquallerie et bifferie au prix de celui de Saint-Michel». Il fut porté jusqu'en 1572.

Les gentilshommes de la Chambre sont vêtus d'incarnat, casaque de velours, chausses et pourpoint de satin.

Une politique édilitaire en réseau

La grande passion des contemporains de la Renaissance fut la gloire et l'immortalité. La haute noblesse bretonne a projeté son idéal du bonheur sur l'architecture. Certaines résidences seigneuriales de Bretagne témoignent de la diffusion par capillarité des influences culturelles au sein d'une noblesse qui exprime sa curiosité vis-à-vis des nouveautés, sa volonté d'y prendre part, fut-ce avec décalage, retard ou inachèvement...

Première période

Deux réseaux distincts, où l'on peut cependant observer des recoupements, illustrent ce processus social de construction pendant le premier tiers du siècle. D'une part, les Grands donnent le ton à leur retour d'Italie : outre Pierre de Rohan à la Motte-Glain, l'entourage de Jean de Laval, à Châteaubriant, vit «sous le règne de la truelle» : son beau-frère Lautrec à Coutras, son cousin Guy XVI à Vitré et Laval, son autre cousin Claude de Rieux à Ancenis, son protégé René de Montejean à Beaupréau³⁴.

D'autre part, l'entourage des Goulaine, dont le château est érigé vers 1500-1510, répond à un changement d'état, à l'évolution économique, sociale et politique d'une maison qui atteint son apogée au

³² JOUBERT, Solen, «Laudonnière, marin du xvf siècle, corsaire réformé en Floride (1561-1574)», *op. cit.*

³³ CARNÉ, Gaston de, *Chevaliers bretons de Saint-Michel*, Rennes, 1884.

³⁴ BOURDEAUT, Abbé, «La Renaissance en Bretagne», *Bulletins et mémoires de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, 1920, p. 103-143.

xv^e siècle³⁵. Il semble évident que cette construction soit à mettre en relation avec des manœuvres de rapprochement vis-à-vis du roi de France. Le commanditaire du château appartient à la Maison de Louis XII avant d'être gentilhomme ordinaire de la Chambre de François 1^{er}. La fréquentation de la cour de France, facteur essentiel de culture, a permis aux Goulaine de tisser des relations extra-provinciales. Or, ils ont été en contact avec des maisons de Bretagne, du Poitou, du Maine et de l'Anjou connues pour leur goût de la nouveauté en matière d'architecture, ce qui expliquerait les rapprochements de leur château avec des œuvres ligériennes.

Ainsi l'entourage de Christophe II de Goulaine, dont la vie coïncide exactement avec la «1^{re} Renaissance» (1445-1530) puisqu'il est seigneur du lieu de 1492 à 1533, comporte-t-il assez de témoins des nouveautés culturelles, et notamment des expéditions d'Italie et du Piémont, pour inscrire son château dans cette phase de recherches, de découvertes et de conquêtes qui caractérise le premier tiers du xv^e siècle ! Il est d'ailleurs vraisemblable que les travaux intérieurs perdurèrent à Goulaine jusque dans les années 1520... Il est en effet le fils de Louise de La Jumelière³⁶ ; son curateur René de La Jumelière embellit le château de Martigné-Briand, en Anjou, en 1503. Il se remarie à Claude de Montejean, du Chastel par sa mère, et sœur de René de Montejean. Celui-ci, lieutenant-général en Piémont et maréchal de France (1490-1539), embellit le château de Beaupréau dans les années 1530 avec son épouse Philippe de Montespédon (1505-1578). Jean de Laval-Châteaubriant (1485-1543), qui l'appelle «mon cousin» (notamment pour ses liens avec les Montejean et les Montespédon), agrmente son château et ses jardins à l'italienne entre 1532-1537. Parmi tous les enfants de Christophe II de Goulaine, issus de deux alliances, ses filles Louise et Jeanne entrent dans les maisons d'Espinay (1528) et de Carman (1541)³⁷ ; ses fils François et Claude chez les Rochechouart (1547) et les Boutteville (1559), qui manifestent tous un vif intérêt pour l'architecture...

L'intérêt de l'ornementation réside dans l'expression de la diffusion des nouveautés ou des modèles artistiques. En Bretagne le décor gothique coexiste longtemps avec les nouveaux ornements de la «première Renaissance». Par son style autant que par son implantation aux portes de la Bretagne, Goulaine associe le gothique flamboyant à l'ornementation de la première Renaissance ligérienne³⁷, rattachant ainsi la province au nouvel esprit qui s'annonce vers 1500-1510.

³⁵ Pour ce paragraphe et son développement, recherches en cours.

³⁶ Christophe 1^{er} de Goulaine s'était allié à Louise de La Jumelière, fille de René, et de Marie de Montespédon. Philippe de Montespédon est sa parente.

³⁷ Il se rapprocherait, entre autres, du château de Blois. Voir, entre autres, MUSSAT, André, «Tradition militaire et plaisance dans la 2nde moitié du xv^e siècle» dans *Le château en France*, Jean-Pierre BABELON dir., Berger-Levrault, 2^e éd., 1988, 448 p., et *Arts et cultures de Bretagne*, op. cit., éd. Ouest-France, Rennes, 1995, 381 p., p. 128-129.

Deuxième période

L'ornementation et la composition de Goulaine ont eu une influence en Bretagne, essentiellement dans la seconde moitié du XVI^e siècle, période marquée par une reprise architecturale et une diffusion de l'art renaissant, essentiellement à partir des années 1560.

La lente diffusion des modèles architecturaux rendus plus précis par des recueils (Serlio, de l'Orme, du Cerceau, Giacomo da Vignola), la naissance d'une littérature nationale avec la Pléiade, la progression des connaissances en perspective et en fortification, la diffusion d'une conception rurale de la maison seigneuriale portent ce nouvel élan, notamment dans la région du Léon.

Or, ces réalisations architecturales témoignent de la curiosité d'un réseau de la noblesse bretonne vis-à-vis des nouveautés, de sa volonté de prendre part aux innovations, fut-ce avec décalage, maladresse, ou inachèvement. Ces réalisations issues d'ateliers bretons, tel celui de Kerjean, ont l'intérêt d'être effectuées par un réseau cohérent et de présenter entre elles certaines similitudes ou certaines influences.

Jeanne de Goulaine et Maurice de Plusquellec, sire de Carman (et Rohan par sa mère), érigent à Coët Seiz Ploué (devenu Maillé) en Plounevez-Lochrist, dans les années 1570, une exploitation agricole organisée autour d'un jardin clos mais dont la construction ambitieuse et maniériste, selon Jean-Pierre Babelon, demeure inachevée. Des rapprochements ont été faits entre Maillé et Kerjean ainsi qu'entre Maillé et Goulaine³⁸.

Yves de Parcevaux fait construire une « maison de plaisir » à Mézarnou (vers 1550) en Plouneventer³⁹, avec jardins et vergers, jeux de mail et de paume. Son épouse Jeanne de Boutteville se remarie avec Claude de Goulaine (1559)⁴⁰.

Claude de La Touche-Limouzinière (fille de la marquise de Goulaine et nièce de Louise de Goulaine) et son époux Saint-Amador font agrandir la chapelle novatrice de Kerfons, en Ploubezre (1559), près de Lannion ;

³⁸ *Châteaux du Haut-Léon*, Images du Patrimoine, 1987, 32 p. ; MUSSAT, André, « Maillé, Kerjean, Kergounadec'h », *MSHAB*, 1982, p. 195-226 et MEIRION-JONES, Gwyn, « Trois résidences seigneuriales en Haut-Léon : Kérouzéré, Maillé et Tronjoly », *Bulletin de l'Association bretonne*, 1996, p. 167-200. Voir aussi COUFFON, René, « L'architecture classique en pays de Léon », *MSHAB*, 1948, p. 23-101.

³⁹ Voir *Le manoir en Bretagne 1380-1600*, Cahiers de l'Inventaire n° 28, 1993, 344 p. ; *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1860, et *La Bretagne contemporaine*, 1865.

⁴⁰ Fille d'Yves de Boutteville et de Renée de Carné, petite-fille de Marc de Carné et de Gillette de Rohan. Ils logent au manoir du Saint, construit au XV^e siècle, aujourd'hui totalement détruit.

Pierre de Lesmais et Marie de Goulaine habitent le logis du Mée décoré vers 1570, à Guéhenno, sur le modèle de Haute-Goulaine⁴¹ ; d'aucuns ont constaté certaines analogies ornementales avec Kerjean, Maillé et Tronjoly, ainsi qu'une hésitation dans la maîtrise architecturale ;

Le gouverneur de Moncontour, Christophe de La Roche, et Jeanne de Carné (fille d'Anne de Goulaine et de Pierre de Carné) aménagent un château à La Touche-Tréby⁴² (1576-79) près de Moncontour, conjuguant la fonction agricole avec la maison de plaisance et un aspect défensif.

Mentionnons encore Vincent de Ploec et Moricette de Goulaine (1579) à Tymeur et au Brignou ; les Avaugour à Notre-Dame de Rostudo en Saint-Pever (1570) près de Guingamp ; les Chohan à Coëtcandec, en Locmaria-Grandchamp (1520-30 et 1580)⁴³, les Rosmadec-Molac à Kergounadec'h, en Cléder (vers 1590). Ces derniers sont apparentés aux Barbier de Kerjean, aux Carman de Maillé, aux Boutteville et aux Montmorency⁴⁴, tous sensibles au raffinement de la Renaissance...

Enfin, les d'Espinay, alliés à d'importantes maisons sensibles à l'art, notamment les Montauban, les Visconti, les Rieux, les Scépeaux et, en Normandie, les Roncherolle, illustrent l'évergétisme breton du milieu et de la seconde moitié du siècle.

Louise de Goulaine lia son destin aux d'Espinay en épousant Guy III (1528). La collégiale de Champeaux et l'église de Louvigné-de-Bais, le château de La Rivière et le manoir des Ormes illustrent la diffusion des modèles artistiques et leur assimilation par une famille cultivée ayant pour modèle la cour des Laval et la collégiale de la Madeleine à Vitré.

Guy III d'Espinay (mort en 1552), et Louise de Goulaine (morte à Saudécourt en 1567) firent ériger leur tombeau dans la collégiale de Champeaux, entre Rennes et Vitré, par Jean de Lespine⁴⁵. Leurs gisants d'un réalisme saisissant témoignent du sentiment pétrarquiste de la mort. *Fama mortalibus una superstes* («Aux mortels ne survit que la renommée») : la Renaissance est bien le temps de la quête de la gloire et de l'immortalité.

La noblesse bretonne se tourne vers l'Anjou, à l'instar des Goulaine et des d'Espinay. Champeaux révèle ainsi la circulation des artisans, des architectes et des modèles ornementaux. Jean de l'Espine est l'architecte

⁴¹ Voir *Le manoir en Bretagne 1380-1600*, op. cit.

⁴² *Merveilles des châteaux de Bretagne et de Vendée*, Paris, Hachette, 1970, 299 p.

⁴³ DU HALGOUËT, Vicomte, «Demeures seigneuriales : Coëtcandec, le Plessis-Josso, les Ferrières, Cadoudal», *MSHAB*, 1944, p. 148-165.

⁴⁴ Sur Kergounadec'h, voir *Châteaux du Haut-Léon*, op. cit.

⁴⁵ LEVRON, Jacques, «Le tombeau de Champeaux», *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. XIV, 1939, p. 87-92 : contrat de construction du mausolée pour 1 380 livres tournois (1552).

le plus réputé d'Angers : il a travaillé au présidial, à la cathédrale, à l'hôtel-Dieu, à l'hôtel de ville ; il a dessiné les décors pour l'entrée royale de 1551 ; enfin, il a travaillé à des chapelles et des hôtels privés dont l'hôtel Pincé... Lespine travaille aussi chez Philippe de Montespédon, remariée au prince de La Roche-sur-Yon, à Beaupréau, ainsi qu'à Gonnor, à Montaigu... D'où son épitaphe, indissociable de ses commanditaires :

«On connaît l'ombre au fruit et l'œuvre à son ouvrage
Les tiens portent assez, Lépine, témoignage
De l'excellent esprit dont Dieu t'avait pourveu
Quand parmi les plus grands en crédit on t'a veu
Pour bien édifier palais et châteaux,
Et tout œuvre qui vient de l'art d'architecture
Garder de près les loix à l'antique structure»⁴⁶.

Les d'Espinay installèrent aussi des stalles très ouvragées (1530-35) à Champeaux (fig. 6) en écho à celles de la chapelle d'Ussé, érigée en collégiale (1538) par leurs cousins Jacques et Charles d'Espinay, issus de la branche alliée aux Visconti ; l'entablement de la porte de la sacristie construite vers 1594, est typiquement Renaissance (fig. 7). En 1564-70, Jean d'Espinay transforma le manoir familial de La Rivière en comman-



Figure 6. – Stalles de Champeaux, 1535-1538. Détail. Cliché C. Joubert.

⁴⁶ Citée par Louis Hautecoeur dans son *Histoire de l'Architecture classique*, tome : *La Renaissance*, Paris, 1943.



Figure 7. – Entablement de la sacristie, vers 1594, Champeaux.
Cliché C. Joubert.

dant à Ricand un logis Renaissance⁴⁷. André Mussat a rapproché La Rivière du château de Durtal, entre le Maine et l'Anjou, hérité du beau-père de Jean d'Espinay, et qui offre plusieurs points de vue avec sa galerie, ses tours, ses allées d'ormes et ses jardins en terrasse de plus de cent mètres de long surplombant le Loir. Mais on peut aussi proposer de rapprocher la façade de La Rivière avec celle du château de Carrouges, en Normandie-Maine, d'autant que Jean d'Espinay a côtoyé Carrouges aux armées...

⁴⁷ COUFFON, René, «La collégiale de Champeaux. Contribution à l'étude de la 1^{re} Renaissance en Bretagne», *Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, 1969-70, p. 15-52.

De plus, par ses voyages à la guerre et à la cour, et par les témoignages oraux que Jean d'Espinay a pu recueillir en suivant son beau-père, certaines réalisations architecturales ne lui étaient sans doute pas inconnues. La Renaissance se diffuse en effet dans toute l'Europe, de l'Italie à l'Écosse, de l'Espagne aux Pays-Bas, de la France à l'Allemagne... Nous avons constaté que, comme tous les gentilshommes de la Renaissance, Jean d'Espinay avait pérégriné en Europe, notamment en Angleterre où il a admiré Westminster, Richmond, Darompler et Hampton Court ; il a aussi fait halte à Heidelberg, Stuttgart, Augsbourg pour se rendre à Vienne, puis il s'est arrêté à Mayence et à Trêves sur le retour⁴⁸. Or, il existait dans ces contrées de splendides résidences princières ornées de jardins : l'*Hortus Palatinus* à Heidelberg, le palais de Stuttgart, le *Neugebaüde* à Vienne. Le jardin d'Hampton Court, quant à lui, était appelé «le paradis»... Aux environs de Durtal, d'Espinay connaît aussi vraisemblablement les châteaux du Lude, de Montsoreau et du Verger, ce dernier relevant, d'ailleurs, de Durtal.

Le rôle des prélats dans les échanges culturels et artistiques

L'on sait que «la présence d'évêques "italiens" sur des sièges français contribua à l'introduction de motifs Renaissance⁴⁹» et que les prélats ont joué un rôle important dans le développement artistique et culturel en France par leurs liens avec Rome et avec la cour. Parmi leurs réalisations, citons le palais des évêques de Quimper, le château de Trébodennic construit par Alain du Poulpry, archidiacre du Léon et doyen du Folgoët, la chapelle du Saint-Sacrement à Vannes, élevée par Jean Daniélo⁵⁰...

L'évêché de Dol est révélateur du rôle de l'architecture religieuse dans la diffusion des nouveautés en Bretagne. Il est attribué à des prélats ayant séjourné à Rome et qui se distinguent par leur goût pour les arts et les lettres : Thomas James (1482-1504) fit ériger son tombeau florentin au début du XVI^e siècle ; Thomas Le Roy, fit construire une splendide chapelle Renaissance à la collégiale Notre-Dame de Nantes (1514-24) aujourd'hui détruite ; François de Laval, fils naturel de Guy XVI et d'Anne d'Espinay, évêque de Dol et orateur (1530-54), Jean du Mas et Charles d'Espinay (1560-91), ces trois derniers étant apparentés.

⁴⁸ Recherches en cours.

⁴⁹ BOURDEAUT, Abbé, «La Renaissance en Bretagne», *Bulletins et Mémoires de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, 1920, p. 103-143.

⁵⁰ WAQUET, Henri, *L'art breton*, Arthaud, 1960. À Vannes ont été bâtis un portail (1514), un cloître (1520) et une chapelle (1530-37). Celle-ci s'inspire du palais Farnèse décoré par San Gallo. Jean Daniélo s'était fait construire à Peaulle un prieuré cherchant à rappeler le palais de la chancellerie pontificale construit par Bramante.

De Charles d'Espinay, dont la famille est un vivier pour l'Église, Henri Busson rapporte qu'on le disait «très digne et sage prélat, fort docte, homme entendu aux affaires d'Etat, fort soigneux de sa charge et n'ayant rien épargné pour soutenir la religion». Il présida les États de Bretagne, participa au concile de Trente dans la délégation du cardinal de Lorraine (1562-1563) où il se fit remarquer pour ses connaissances théologiques. Il fit aussi partie des prélats qui manifestèrent très tôt leur humanisme en embellissant le manoir des Ormes, en Épiniac, dans le goût de la Renaissance. Il a sans doute été influencé par les exemples de quatre princes de l'Église : son grand-oncle le cardinal André d'Espinay qui avait accompagné Charles VIII en Italie, Jean du Mas, abbé de Saint-Thierry, le cardinal d'Armagnac qui le présenta pour l'évêché de Dol et le cardinal de Lorraine qu'il accompagna au concile de Trente, lui donnant l'occasion de voir Rome⁵¹...

La diffusion d'un humanisme rural autour de la maison seigneuriale

Les voyages, la vie de cour et les recueils architecturaux façonnent un aspect plus récréatif et ludique de la résidence seigneuriale. Soucieux de représenter son statut et son rang, le «maître d'œuvre du ménage des champs» y imprime sa marque personnelle.

La circulation d'ouvrages théoriques, tel *La maison rustique* de Charles Estienne (1554), bien avant que le *Théâtre d'agriculture ou ménage des champs* d'Olivier de Serres (1600) ne figurât dans les bibliothèques, permit la diffusion et l'application de théories relatives à l'aménagement du domaine seigneurial, comme à La Touche-Tréby ou à La Rivière⁵². Certains traités rapportés d'Italie (Sangallo, Palladio) ont inspiré une articulation du «château» avec l'environnement : les jardins prennent de plus en plus de place à partir du milieu du XVI^e siècle⁵³. La grande innovation de la Renaissance est l'ouverture du jardin mais le jardin clos reste cependant en vigueur : Châteaubriant s'orne de «tours, galeries [...], parc cloz de murailles, jardins et logis de plaisance⁵⁴».

⁵¹ AUBERT, R. et VAN CAUWENBERG, E., *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastique*, Paris, Letouzey et Ané, 1963.

⁵² Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 933 : le domaine de La Rivière comprend «une grosse tour assise en eaux, plusieurs autres tours et grans bastimens, chapelle, pompe, fuye et coulombier, courtz, courtilz, jardins, vergiers, murs, murailles, pontz, douves, viviers, chesnays, garaines, boays de haute futaye...» (aveu de 1554).

⁵³ GUILLAUME, Jean, dir., *Architecture, jardin et paysage : l'environnement du château et de la villa aux XV^e-XVI^e siècles*, Picard, 1999, 312 p.

⁵⁴ Arch. dép. Loire-Atlantique, B 2102 (1560).

L'intérêt pour la botanique et l'arboriculture se développent sous la Renaissance et le gentilhomme s'adonne à l'art de la pépinière. Les seigneurs d'Espinay auraient rapporté d'Italie des spécimens de chênes verts appelés «yeuses». Noël du Fail, l'auteur breton des *Contes d'Eutrapel*, témoigne du plaisir pris par le «maître du ménage des champs» auprès de ses vergers, de ses mouches à miel, de ses jardins et de ses promenoirs. En outre, la pratique de l'endiguement et du drainage se diffuse, notamment à Goulaine et à La Rivière ; fontaines, douves et canaux associent l'arbre et l'eau.

Les aires de repos et les jeux témoignent de l'adoption de nouveaux comportements culturels et de la fréquentation des résidences de la cour. À Goulaine, allées et promenoirs, jeu de longue paume et pavillons sont des espaces intermédiaires : ils inaugurent le «passe-temps». Le jeu de longue paume importé d'Italie cultive la *vehementia*, la force et la rapidité⁵⁵.

À l'image du manoir des Thélémites décrit par Rabelais, les résidences seigneuriales offrent aux Goulaine et à leurs parents des plaisirs variés révélés par les carnets de dépenses et les descriptions des aveux : damier, jeux de cartes (tarot), et d'adresse (boules, quilles), chasse aux loups, fauconnerie, pêche, tir à l'arc. Ce dernier loisir a été rapporté d'Angleterre par Jean d'Espinay qui a installé des buttes pour l'arquebuse, l'arc et l'arbalète à Durtal, et chasse en forêt de Chambiers. Des fontaines rafraîchissent le jardin de La Rivière en Champeaux, un mail (promenade ombragée où l'on jouait au maillet, sorte de croquet) y est dégagé.

On peut effectuer, enfin, un rapprochement entre la nouvelle conception de la résidence seigneuriale et l'importance donnée à la nature dans le gothique international, avec le néo-platonisme des années 1480-1550 et la conception du paradis rural de Pétrarque, comme en témoignent les vers de Charles d'Espinay et surtout Marguerite de Bretagne, qui aimait à se promener parmi «les beaux prez émaillez / le murmure des eaux / les arbres refloriz / et le chant des oyseaulx»⁵⁶ avec Jeanne du Plessis de La Bourgonnière...

Ornementation et représentation

L'intérêt de l'ornementation et de la composition architecturale réside dans l'expression d'une volonté de s'intéresser à l'innovation, de prendre part aux nouveaux échanges qui s'annoncent. Pendant la première

⁵⁵ FONTAINE, Marie-Madeleine, «La vie autour du château : témoignages littéraires», dans *Architecture, jardin et paysage...*, op. cit., p. 259-293. Ce jeu en bordure du parc ou du jardin pouvait atteindre quarante mètres de long sous l'aspect d'une pelouse entourée d'arbres ; il témoigne de l'importance accordée au jardin.

⁵⁶ *Le Livre de Marguerite*, op. cit., p. 117. ...

Renaissance, le décor gothique est juxtaposé aux nouveaux ornements au moins jusque vers 1550-1560, notamment en Bretagne. Les idées de symétrie se répandirent progressivement entre 1500-1525.

L'ornementation du logis témoigne d'une fonction représentative. Ainsi, devant la façade raffinée du château de Goulaine et sa disposition singulière, on peut se demander si la cour d'honneur du château ne fut pas conçue dans l'esprit des *cortili* italiennes, ces cours de palais ou de villas, servant aux représentations théâtrales, aux festivités et aux concerts... La façade ouvragée, contrastant avec la sobriété de l'édifice côté jardin, s'expliquerait ainsi par la volonté d'afficher un rang mais aussi d'offrir un décor, une scène. L'amour de la littérature s'accompagne souvent de celui du théâtre, à l'instar de Charles d'Espinay, qui fit jouer les pièces de Jodelle à Dol...

C'est à partir de 1530 que les emblèmes, chiffres et devises furent en vogue sur les vitraux, les panneaux de bois et les cheminées, témoignant de la diffusion du répertoire bellifontain (École de Fontainebleau). La cheminée célèbre aussi les alliances nobiliaires : la magnifique cheminée de Coëtquandec, aujourd'hui à Pontivy, est surmontée de l'écu des Goulaine par les Chohan, ainsi que de devises en latin et en grec et des figures de Minerve et de Bellonne⁵⁷. À Mézarnou sont représentées les fables d'Ésope. À Maillé, on peut voir deux cartouches inspirés des modèles de Du Cerceau, représentant les écus des Carman et des Goulaine⁵⁸.

Les escaliers témoignent du souci d'afficher un rang au point de devenir «les motifs principaux de la façade», et «l'un des thèmes majeurs de l'architecture civile française»⁵⁹ mais la place essentielle prise progressivement par les jardins, à partir du milieu du XVI^e siècle, remet en cause la circulation des escaliers et substitue l'escalier rampe sur rampe (Kerjean) à l'escalier à vis (Goulaine, Maillé).

La partition des appartements seigneuriaux révèle la diffusion d'un mode de vie. À la Touche-Tréby et à Goulaine, les deux tours d'escalier à pans coupés, flanqués de tourelles en échauguette, menaient soit aux appartements du seigneur, soit aux salles destinées à la représentation sociale, et dont le nombre indique le rang du maître de céans.

La fonction défensive revêt un aspect culturel et représentatif. Les tours et les murailles s'abaissent, on perce des embrasures pour les armes à feu, la base des fortifications se renforce et des terrasses sont aménagées

⁵⁷ *Le manoir en Bretagne, op. cit.*

⁵⁸ MUSSAT, André, «Maillé, Kerjean, Kergounadec'h», *op. cit.*

⁵⁹ Voir GUILLAUME, Jean, dans *L'escalier dans l'architecture de la Renaissance*, Picard, 1985.

afin de parer à l'artillerie. Les premières forteresses de ce type se développent entre 1465 et 1525 mais il semblerait que les fortifications de Kerjean et de Goulaine, avec pour devise *Ad Majorem Dei Gloriam*, datent des guerres de Religion.

Les changements d'habitudes sociales et psychologiques, la nécessité de faire coexister la maison de plaisance avec les loisirs et la fonction de représentation, ainsi qu'avec l'exploitation agricole et les fonctions défensives témoignent donc de la progressive diffusion d'une nouvelle conception de la maison seigneuriale.

Noblesse et œuvres d'art

La Renaissance se définit par «une frénésie de la collection» (André Chastel). Par ses goûts, la noblesse contribue à orienter les échanges et le commerce, à faire vivre les fournisseurs et les ateliers, qu'elle visite parfois, et qui sont nombreux dans le Léon.

La visite des ateliers est un passe-temps des privilégiés. Dans son *Gargantua*, Rabelais égrène avec jubilation la liste des ouvriers visités par les Thélémites : ils «allaient voir comment on tirait les métaux, ou comment on fondait l'artillerie, ou allaient voir les lapidaires, orfèvres et tailleurs de pierreries, ou les alchimistes et monnayeurs, ou les hautelisiers, les tissotiers, les veloutiers, les horlogers, miralliers (miroitiers), imprimeurs, organistes, teinturiers...». On collectionne les armes, les bijoux et l'argenterie, les faïences, les tapisseries, les instruments de musique et de géographie, les jeux de société qui viennent de l'Europe.

Les d'Espinay affectionnent le beau mobilier et la sculpture. À la collégiale de Champeaux sont appelés sculpteurs, menuisiers, orfèvres, maîtres-verriers, tapissiers, brodeurs, relieurs, peintres-imagiers, facteurs d'orgue...⁶⁰. Champeaux et Louvigné-de-Bais s'ornent de très beaux vitraux (fig. 8 à 10) à l'époque où l'art du vitrail atteint son paroxysme. Jean achète un Neptune de cuivre à l'antique pour agrémenter son château de Durtal⁶¹. Le milieu du siècle met à la mode de précieuses horloges de table dans des boîtiers. Les montres et les horloges de Jean d'Espinay à Saudécourt⁶² illustrent le développement de la mécanisation dans les grandes maisons.

⁶⁰ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 933 : outre Guyon Colin et Gilles de La Croix-Vallée pour les vitraux, les Espinay appellent Jehan Bodet (orfèvre), Guillaume Martin (tapissier), Julien Faucillon et Maître Gérard (relieurs), Giquin («ymaigier»).

⁶¹ *L'Inventaire analytique des archives d'Anjou* (1868) mentionne «le Neptune de cuivre qui est sur la fontaine pied de boulet vendu à M. de l'Espinay... pour parer Durtal», p. 276.

⁶² JOUON DES LONGRAIS, F., «Information du sénéchal de Rennes contre les Ligueurs (1589)», *Bulletin et mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, 1911-1912. Des maîtres-horlogers de Vitré témoignent avoir réparé des montres et horloges pour Jean d'Espinay.

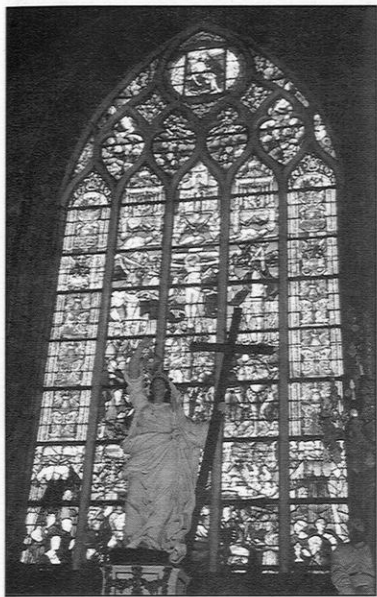
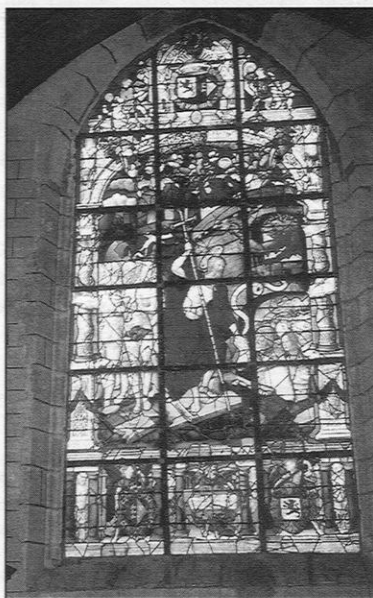
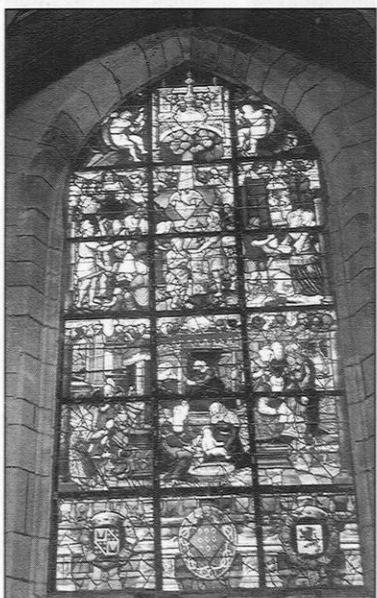


Figure 8. – Maîtresse-vitre armoriée figurant Louise de Goulaine et Guy d'Espinay sous des baldaquins, vers 1540, Champeaux. Cl. C. Joubert.



Figures 9 et 10 – Vitraux armoriés Espinay-Goulaine, Louvigné-de-Bais.
Cliché C. Joubert.

À l'instar des d'Espinay qui possèdent des vases et des aiguères de vermeil et d'argent, on collectionne les pièces d'orfèvrerie et les bijoux. Goulaine possède des perles et de la vaisselle d'argent et on sait que Guyon d'Espinay était amateur de diamants. L'inventaire de Mézarnou mentionne 80 coupes d'argent doré, des aiguères d'or massif, des bassins, 16 douzaines d'assiettes d'argent...⁶³ L'inventaire des La Trémoille reste exceptionnel et, comme pour la garde robe, révèle la distance qui séparaient les Grands des maisons évoquées ici : faïences de Saint-Porchaire, dite aussi vaisselle d'Henri II ou de Oiron, objets précieux de jais, de corail, d'améthyste et de verrerie italienne, bijoux de Madame, née Anne de Laval : diamants, rubis, perles orientales, pommes de senteur en or, turquoise, émeraude, tableaux de dévotion ouvragés, salières de jaspe, cristal, coffret d'ivoire, vaisselle d'argent...⁶⁴

L'artillerie du manoir de Mézarnou renferment des armures, des arquebuses de Milan, des mousquets, des fauconnaux et même des pièces de fonte verte. Les armes de prix faisaient l'objet de cadeaux. Les forges et les ateliers se développent : les armes du cabinet des Avaugour viennent de Châteaubriant, de Vitré, de Sedan, de Durtal, des Essards⁶⁵. Les armes les plus prisées proviennent de Milan et de Hollande.

C'est aussi l'époque où l'on collectionne les portraits de cour des Clouet, les peintures à l'antique et les médailles, introduites par les graveurs italiens et des Flandres : Anteo grave l'effigie de Jean d'Espinay, comte de Durtal (1578)⁶⁶. Corneille de Lyon qui, selon Brantôme, «fit le portrait de tous les grands seigneurs et de toutes les grandes dames de la cour», peint celui de Madame de Martigné-Briand, de Martigues, de la duchesse d'Étampes, de Jean de Rieux (Châteauneuf)... Catherine de Médicis affectionnait les peintures à l'antique et les dessins de courtisans ; à titre indicatif, sa collection comportait un portrait à la sanguine de Martigues (vers 1555), du duc d'Étampes (vers 1540), de Philippe de Montespédon (vers 1552, attribué à François Clouet) ; les traits du maréchal de Montejean (vers 1533-35), ainsi que ceux de Jean de Laval-Châteaubriand, nous sont parvenus à travers les dessins à la pierre noire de Jean Clouet⁶⁷...

⁶³ *La Bretagne contemporaine* (1865).

⁶⁴ *Inventaire de François de la Trémoille et comptes d'Anne de Laval (1542)*, Nantes, 1887, 214 p.

⁶⁵ L'ESTOURBEILLON, R. de, «Ensuýt la description de ce qu'il y a dans le cabinet de travail de Mgr Samuel d'Avaugour...», *op. cit.*

⁶⁶ COUFFON, René, «La collégiale de Champeaux. Contribution à l'étude de la première Renaissance en Bretagne», *Bulletin de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, 1969, p. 15-52.

⁶⁷ DIMIER LOUIS, *Histoire de la peinture française. Des origines au retour de Vouet*, Paris-Bruxelles, Van Hoest éd., 1925, 94 p. ; ZVEREVA, Alexandra, *Les Clouet de Catherine de Médicis. Chefs d'œuvre graphiques du Musée Condé*, Somogy éd. d'art, Paris, 2002, 197 p.

Les portraits des donateurs en orants figurent sur les anciennes verrières de Bretagne. À Champeaux et Louvigné-de-Bais, Guy d'Espinay et Louise de Goulaine ont leurs portraits en costume de cour représentés sur des vitraux, ainsi que les armes de leurs maisons, entourées du collier de l'Ordre. Jean de Boutteville et Jeanne du Chastel sont représentés à Sainte-Barbe du Faouët, Péronnelle de Ploëuc à la chapelle de Gausson, Roland et Jean de Coëtmen à Tonquédec, Alain de Rosmadec à Pontcroix, Vincent de Ploëuc et Jeanne de Rosmadec à Quimper...⁶⁸

Le vitrail et le marbre sont l'apanage des demeures luxueuses (Espinay en Champeaux) ; le carrelage est recouvert de nattes ou de majoliques. Comme le révèle Rabelais à travers sa description du manoir des Thélémites, les parfumeurs, avec leur «cassolette vaporante de toutes drogues aromatiques» et les brodeurs sont indispensables. Les chambres de Durtal sont parfumées avec des trochisques de Strasbourg. Dans son testament, Jeanne de Goulaine mentionne son brodeur et les fournitures en soie qu'elle doit lui payer.

Six tapisseries ornaient la collégiale de Champeaux données par Marguerite de Scépeaux, marquise d'Espinay⁶⁹. Une tapisserie de cuir doré et gaufré, ornait en été les murs de la «salle des gardes» du château de Goulaine, comme à Oiron et Fontainebleau. Une gravure montre un fragment du cuir estampé de Goulaine où «les figures sont peintes avec beaucoup de délicatesse et d'éclat ; on y voit des lézards, des papillons, des limaçons et une foule d'arabesques, représentant des jeunes filles cueillant du raisin...»⁷⁰. À Mézarnou, l'inventaire mentionne des courtines de velours frangées d'or et d'argent ; l'inventaire de La Trémoille énumère de nombreuses tapisseries à bûcherons et vigneron, à feuillage, à bergerie, et des tapis de Turquie...

Si l'on veut estimer la valeur des biens meubles d'un manoir, on peut se reporter à l'inventaire du manoir de Mézarnou (1594) qui estime les biens meubles et l'armurerie à 70 000 écus d'or. Le Bois-Orcant, que Jean d'Espinay laisse piller en Noyal-sur-Vilaine pendant la Ligue, révèle ce

⁶⁸ COUFFON, René, «La peinture sur verre en Bretagne. Origines de quelques verrières du XVI^e siècle», *MSAHB*, 1945, p. 27-64.

⁶⁹ Son père aimait les splendides tapisseries provenant d'Aubusson, d'Auvergne ou des Flandres dont il orna les murs de Durtal. Collectionneur avisé laissant de faramineuses sommes aux marchands flamands, le beau-père de Jean d'Espinay racheta même la *Bataille de Pharsale*, une des plus belles tentures du temps. Au château de La Rivière, en Champeaux, une tapisserie du XVI^e siècle, signée de Sevadero (Séville), tissée peut-être à Tournai, montre un prince assistant à une mascarade d'hommes sauvages : *Merveilles des châteaux de Bretagne et de Vendée*, op. cit., p. 153 sq.

⁷⁰ GUÉPIN, Ange, *Histoire de Nantes*, 1839, 634 p. En 1558, une tenture de cuir coûtait 350 livres.

que pouvait contenir les cabinets et les armoires d'un manoir : tapisseries, ciels de lit, drap d'or, aiguïères, vaisselle d'argent et meubles sont estimés de 10 à 12 000 écus⁷¹.

Aperçu des liens entre l'économie et l'évergétisme

Les marchands, les ouvriers, le transport des matériaux sur les rivières et leur transit par les ports constituent autant de vecteurs de diffusion. Une conjoncture économique favorable à la construction, notamment des années 1495 jusqu'en 1520-1530, explique l'édification de constructions novatrices le long des axes de circulation.

Ces édifications dépendent de la diversité des sources de revenus, des voies routières et fluviales, et de la localisation des matériaux. Le château de Goulaine s'est ainsi appuyé, entre autres, sur les revenus tirés de son bassin relié à Nantes, à la Bretagne, au Bas-Poitou et à l'Anjou⁷². La Motte-Glain est aussi implantée en zone frontière. Mézarnou est situé au cœur d'un pays fertile et prospère avec l'activité toilière. La Rivière bénéficiait des revenus tirés du vin, des draps, du sel, de la toile, du plomb, du fer et de la laine⁷³. Ancenis et Châteaubriant pouvaient compter sur les gros revenus tirés de leurs forges.

Le rôle des rivières apparaît encore plus quand on pense au transport des matériaux, notamment le tuffeau du Saumurois et la pierre de Fontainebleau, acheminés par la Loire pour Goulaine.

Le chantier de construction suscite aussi le recours aux gisements de matériaux régionaux. On peut supposer que les matériaux utilisés au XVI^e siècle pour la construction de Goulaine furent à peu près les mêmes que ceux qui furent utilisés au début du XX^e siècle pour restaurer le château : sable de Loire, pierres de taille de Sireuil, de Nersac ou de Tercé, ardoises d'Angers, briques d'Ancenis, de Couëron ou de Châteaubriant⁷⁴... Le château de La Rivière, reconstruit par des maîtres-maçons de Vitré, associe le schiste, le tuffeau et l'ardoise. Pour Louvigné-de-Bais, on recourut aux briques de Châteaugiron et aux ardoises de Servon⁷⁵. Pour son mausolée, Louise de Goulaine fit acheminer les matériaux (marbre blanc, jaspe et noir, pierre de Rajace) jusqu'au port de Segré puis elle les fit convoier jusqu'à

⁷¹ Voir *Le manoir en Bretagne*, op. cit.

⁷² Recherches en cours.

⁷³ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 933.

⁷⁴ Arch. dép. Loire-Atlantique, 184 T 8.

⁷⁵ COUFFON, René, «Un atelier architectural novateur à Morlaix à la fin du XV^e siècle. Son influence en Bretagne», *MSHAB*, 1938, p. 65-89.

Champeaux. Les artistes de Champeaux, de Saudécourt, de Louvigné sont issus de Vitré. Pour la Motte-Glain, on fit convoyer par bateau les schistes de Loire et le tuffeau du Saumurois jusqu'à Ingrandes⁷⁶...

Conclusion

Le mécénat de la noblesse «moyenne» est évidemment sans comparaison avec celui des Rohan, des Laval, ou des La Trémoille, pour ne citer que quelques noms. Mais ces mécènes de la Renaissance, s'inspirant du sommet de la hiérarchie nobiliaire qu'il côtoyait, ont voulu introduire en Bretagne un nouvel art de vivre et marquer leur temps par leurs personnalités d'hommes de guerre, de courtisans, de prélats, de femmes lettrées. Leur adhésion à la culture et à l'art traduisent leur sensibilité artistique et leurs mentalités : ils ont été animés par la recherche de la *virtus* et de la *fama*, c'est-à-dire par la volonté de créer leur destin avec audace, et d'atteindre la renommée⁷⁷. Leur contribution à la diffusion de l'esprit de la Renaissance montre aussi leur ouverture extra-provinciale à la civilisation ligérienne, et leurs contacts avec des maisons aristocratiques de l'Ouest. Les «programmes» qu'ils se sont fixés ont été réalisés à la faveur de leur ascension sociale et de leur réseau, qui entretient entre eux une certaine émulation, et dont il serait intéressant de se demander jusqu'à quel point ils en avaient conscience...

Les personnages évoqués ici retranscrivent les évolutions de leur époque à travers trois générations, qui se superposent et coexistent :

- La première génération est celle des années 1495-1530, favorable au rattachement de la Bretagne à la France, qui se lance dans les guerres d'Italie et du Piémont, qui bénéficie d'une conjoncture économique favorable : elle accueille les innovations avec enthousiasme tout en restant plus ou moins attachée au registre gothique.

- La génération intermédiaire des décennies 1540-1550 est celle des campagnes d'Allemagne et des fastes de la cour d'Henri II : elle bénéficie de la diffusion des ornements de la Renaissance, embrasse le néo-platonisme et le pétrarquisme.

- La troisième génération est celle des décennies 1560-1580, plus impétueuse, soucieuse de s'affirmer par rapport aux générations précédentes (les grandes campagnes militaires ont disparu), et de se maintenir tant à la cour d'Henri III (la Maison du roi est restructurée) qu'aux armées : cette génération rêve de châteaux pendant les guerres de Religion.

⁷⁶ CHAUSSEPIED, Charles, «Le château de La Motte-Glain», *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, 1930.

⁷⁷ DELUMEAU, Jean, *La civilisation de la Renaissance*, Arthaud, 1984, 359 p.

La délimitation du sujet de cette communication ne pouvait raisonnablement permettre de débattre des italianismes en Bretagne, mais nul doute que leur diffusion mériterait de plus amples développements, d'autant que certains noms de la noblesse bretonne se sont illustrés pendant les guerres d'Italie⁷⁸. Cependant, Louis Hautecoeur, Henri Waquet et André Mussat ont montré que la diffusion de l'influence italienne et des modèles architecturaux avait été lente au début du XVI^e siècle en Bretagne. Le Léon et la marge orientale de la Bretagne ont accueilli essentiellement les nouveaux édifices. D'autres historiens, tels Jean Delumeau, André Chastel, Henri Zerner et Jean Guillaume, s'accordent à souligner que les transferts culturels s'accompagnèrent d'«acceptations, d'adoptions, d'adaptations et refus de l'autre»⁷⁹. Récemment encore, il a été montré que «l'influence italienne» ne s'était que fort peu exercée, en réalité, sur la conception et la mise en œuvre de la plupart des jardins du XVI^e siècle français⁸⁰. Jusque vers 1530, voire 1560 pour la Bretagne, les italianismes ne portent donc que sur l'ornementation et coexistent avec le gothique flamboyant. André Mussat estime même que «vers 1560, l'art renaissant semble être un demi-échec» en Bretagne⁸¹. Les prémices architecturaux et décoratifs du XVI^e siècle allaient enfin s'épanouir avec exubérance pendant le XVII^e siècle...

En définitive, il ressort de cet aperçu que la relation de la noblesse avec l'art et la culture, à travers l'ampleur et la durée de son mécénat, ainsi que le processus de construction, gagneraient à être mieux connus et mériteraient de plus amples prolongements, dans le cadre d'un renouvellement de l'historiographie incitant à une appréhension nuancée de la Renaissance⁸².

Solen JOUBERT

Centre de recherches sur
l'histoire du monde atlantique (CRHMA),
Université de Nantes

⁷⁸ Que M. Jean-Yves Copy soit remercié d'avoir mis l'accent sur ce point au congrès de Lamballe.

⁷⁹ BRAUDEL, Fernand, *Le modèle italien*, Paris, Flammarion, rééd. 1994, 220 p.

⁸⁰ MOSSER, Monique, «L'histoire des jardins : enjeux, débats et perspectives», *Revue de l'Art*, n° 129, 2000, p. 5-13 ; GUILLAUME, Jean, *L'environnement du château et de la villa*, op. cit.

⁸¹ MUSSAT, André, *La Renaissance en Bretagne*, éd. Jos Le Doaré, 1961, 35 p.

⁸² *La Renaissance au XX^e siècle : perspectives historiographiques*, XLIII^e colloque d'études humanistes, 3-7 juillet 2000, Gérald CHAIX et Michel SIMONIN, Tours, CESR.

RÉSUMÉ

À la Renaissance, les échanges suscitent des aspirations nouvelles ; ils véhiculent progressivement des modèles comportementaux, artistiques, culturels ; ils lient les expériences novatrices les unes aux autres. Par leur accès aux lettres et aux arts, leur fréquentation de la cour, leurs voyages, leur assise foncière et leurs revenus, des personnalités émergentes s'emploient à la diffusion d'un art de vivre à travers l'éducation, les cercles littéraires et politiques, la poésie pétrarquiste, le mécénat et la bibliophilie, la mode vestimentaire, la collection d'objets précieux, l'architecture civile et religieuse... Soucieuse de renommée, de bonheur et d'immortalité, une frange de la noblesse bretonne contribue ainsi à intégrer la Bretagne orientale et léonarde aux grands courants du XVI^e siècle, fût-ce avec décalage, retard ou inachèvement.